

## Introduction

### Retour sur 1848 : peut-on en finir ?

Edward CASTLETON et Hervé TOUBOUL

*Un homme distingué s'entint au café de France qu'il fallait tuer tous les ouvriers, et comme on lui fit discrètement remarquer que les ouvriers étaient dans une certaine mesure encore nécessaires, il devint de très mauvaise humeur<sup>1</sup>.*

À en juger par la parution récente de nombreuses publications, la révolution de 1848 est, heureusement, aujourd'hui moins oubliée<sup>2</sup>. Qu'elle l'ait été pendant une bonne partie de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle

- 
1. Rapport du correspondant de la *Rheinische Zeitung* du 27 juin 1848, cité par DOLF OEHLER, 1996 [1988] (trad. Guy Petitdemange et Sabine Cornille), *Le spleen contre l'oubli. Juin 1848 : Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen*, Paris, Payot, p. 90.
  2. Citons notamment les travaux relativement récents de BOUCHET Thomas, 2007, *Un jeudi à l'Assemblée, politique du discours et droit au travail dans la France de 1848*, Québec, Nota bene ; CARON Jean-Claude, 2009, *Frères de sang : la guerre civile en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Seyssel, Champ-Vallon ; GRIBAUDI Maurizio et RIOT-SARCEY Michèle, 2009, *1848 la révolution oubliée*, Paris, La Découverte ; et HINCKER Louis, 2008, *Citoyens-combattants à Paris, 1848-1851*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Septentrion. Mentionnons aussi les rééditions par l'éditeur parisien, La Fabrique, des textes de MÉNARD Louis, 2008 [1849], *Prologue d'une révolution*, et de PARDIGON François, 2008 [1852], *Épisodes des journées de Juin 1848*. Citons aussi la republication, avec une introduction critique d'Hélène Desbrosses, des *Mémoires de Caussidière, ex-préfet de police et représentant du peuple*

indique peut-être, plus que tout, son importance. Mais cette réflexion ne doit pas conduire à vouloir à nouveau la taire ; au contraire, sur cette révolution, il faut revenir. Il faut bien que cet oubli ait été un refoulement. Ce qui le prouve est le nombre d'écrivains, conservés par l'Histoire ou, à tout le moins, une histoire, et qui furent témoins passifs ou actifs, des événements. A-t-on voulu faire leur regard plus important que les choses vues, voulant gommer ainsi la réalité observée ?

Revenir sur ces regards, celui de romanciers, de philosophes, de poètes, des militants et des hommes politiques, ne veut pas supprimer la réalité des batailles des barricades, réalité qui, comme toute réalité, se tient à la limite, et celle-ci fut, à ce moment, la mort.

De ces écrivains, qui sont à Paris, flâneurs dans la grande ville, souvent ou parfois, et qui ces jours de révolte, ne flânent plus mais sont pris de moquerie ou d'effroi, il n'est pas parlé ici de tous. Figurent uniquement Marie d'Agoult (alias « Daniel Stern »), Balzac, Blanc, Comte, Cousin, Flaubert, Herzen, Hugo, Lamartine, Marx, Michelet, Raspail et Lorenz Stein. Beaucoup manquent, et leur absence ne tient qu'à des contingences, et l'on regrette ne pas être en mesure de faire comme l'a fait en 1948 le Comité national du Centenaire de la révolution de 1848, offrant aux lecteurs une série plus exhaustive de portraits des acteurs principaux des événements de cette année, tournant dans l'histoire française<sup>3</sup>. Car il eût fallu bien faire parler aussi (et on ne nomme que quelques-uns qui viennent tout de suite à l'esprit) : Barbey d'Aurevilly ; Baudelaire ; Béranger ; les deux frères Blanqui, Adolphe et Auguste ; Victor Considerant ; Ernest Cœurderoy ; Guizot ; Lamennais ; Pierre et Jules Leroux ; Maxime du Camp ; Mérimée ; Montalembert ; Quinet ; Charles de Rémusat ; Sainte-Beuve ; Sand ; Eugène Sue ; et Tocqueville. Ne sont pas évoqués non plus, des observateurs étrangers de la France aussi dignes d'intérêt qu'Herzen, Marx et Stein, comme Rodolphe Apponyi ; Donoso Cortès ; Engels (qui mérite une place à part et indépendamment de son collaborateur-ami) ; Heine ; Nassau Senior ; et d'autres encore. Quant à Proudhon, autre grand manquant dans cette liste des non-invités, on le traitera à

---

[1849], dans les *Cahiers pour l'analyse concrète*, tome 1, n° 51-52, 2004 et tome 2, n° 55-56, 2005.

3. Cette collection remarquable contenait des études principalement (mais pas uniquement) sur des personnages comme Buchez, Cabet, Hippolyte Carnot, Lamartine, Lamennais, Ledru-Rollin, Proudhon, Raspail, Eugène Sue, et d'autres encore...

part et en détail dans deux tomes à paraître ultérieurement dans cette collection<sup>4</sup>.

Les écrivains dont il s'agit ici, le plus souvent, ne s'aiment pas, haines habituelles dans leur société, mais en cette haine la politique n'est pas absente, d'autant que certains politiques sont écrivains. Il suffit à cet égard d'écouter le témoignage de Proudhon :

*Demandez à MM. Guizot et Thiers, historiens positifs, cherchant avant tout la philosophie et la fidélité dans l'histoire, ce qu'ils pensent des histoires de MM. Michelet et Lamartine ? À V. Cousin ce qu'il pense de Lamennais ? À Ponsard ce qu'il pense de Hugo ? À Sainte-Beuve quel cas il fait de J. Janin ? À Scribe quelle est son opinion de A. Dumas ? [...]*<sup>5</sup>.

Un point, non pas les rassemble, puisqu'il les divise, mais les tient dans une dialectique d'opposition, où les lutteurs ont un objet commun qu'ils s'arrachent, il est vrai surtout pour ce qui est des événements de Juin, cette deuxième révolution, plus sombre que Février. Ceux-ci forment un conflit de classes, on ne peut pas l'oublier<sup>6</sup>.

Les promenades de Tocqueville, dans ses *Souvenirs*, peuvent servir de route à cet égard. Texte terrible, d'un grand maître de l'écriture, annonçant par cette maîtrise Nietzsche et Proust, démocrate pour l'avenir, mais dans le présent, brutal, voulant porter l'opposition à sa limite, et dont la pratique lors de ces journées ne s'accorde pas à coup sûr avec la théorie qu'il a développée<sup>7</sup>. Il manifeste un sens très aigu des médio-

- 
4. Au fur et à mesure de sa composition pour ce recueil, notre étude sur cet auteur est devenue démesurément trop longue pour être publiée ici. On l'incorpore dans nos introductions aux deux tomes de manuscrits inédits de Proudhon (textes allant de 1844 à 1854, CASTLETON Edward [éd.]), à paraître prochainement en 2016 dans cette collection des Cahiers de la MSHE, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
  5. PROUDHON Pierre-Joseph, 1848, « Ce que la Révolution doit à la Littérature », *Le Représentant du peuple*, 27 mai 1848, republié dans *Idées révolutionnaires*, Paris, Tops/Trinquier, 1996 [1849], p. 69.
  6. Contexte bien mis en avant par OEHLER Dolf, 1996 [1988], *Le spleen contre l'oubli...*, *op. cit.* notamment dans son tableau sémantique de la « crise des signes » en juin 1848, p. 25-149 ; FUREIX Emmanuel, 1997, « Mots de guerre civile. Juin 1848 à l'épreuve de la représentation », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, vol. 15, n° 2, p. 21-30 ; et CARON Jean-Claude, 2009, *Frères de sang*, *op. cit.*, p. 163-194.
  7. Pour la transformation assez remarquable au XX<sup>e</sup> siècle de Tocqueville sous l'ombre de Raymond Aron en penseur de la démocratie moderne et ses accoutrements, voir la mise au point d'AUDIER Serge, 2005, *Tocqueville retrouvé : Genèse et enjeux du renouveau toquevillien français*, Paris, Vrin. Enfin, pour une tentative idiosyncratique de situer le comportement de Tocqueville en 1848 dans une réflexion plus générale sur les problèmes de science politique que l'expérience de la Deuxième République a révélé, tout en les

crités ambiantes. Sans illusion sur le bourgeois, « actif », « déshonnête », « médiocre », la « classe moyenne », qu'il méprise<sup>8</sup>. Il voit venir la « catastrophe »<sup>9</sup>, « est-ce que vous ne sentez pas... que dirais-je ?... un vent de révolution qui est dans l'air ? »<sup>10</sup>. Louis Philippe imbécile :

*Il ressemblait à cet homme qui refusait de croire qu'on eût mis le feu à sa maison tant qu'il avait la clef dans sa poche*<sup>11</sup>.

Il sait que le problème est la propriété, que le peuple est exclu, que l'ancienne monarchie est morte par son égoïsme et son indifférence, il se laisse même aller, un instant, au possible :

*Je suis tenté de croire que ce qu'on appelle les institutions nécessaires ne sont souvent que les institutions auxquelles on est accoutumé, et qu'en matière de constitution sociale, le champ du possible est bien plus vaste que les hommes qui vivent dans chaque société ne se l'imaginent*<sup>12</sup>.

Il voit, comme Marx, en la révolution de Février, une comédie, il dit : « une vilaine tragédie jouée par des histrions de province »<sup>13</sup>, « la vérité ne s'y rencontra jamais »<sup>14</sup>. La vérité sera, pour lui, comme pour Marx, l'insurrection de Juin ! Elle « ne fut pas, à vrai dire, une lutte politique [...] mais un combat de classe »<sup>15</sup>.

Avant cette date, il s'est engagé, la phrase qui l'annonce est intéressante, comme si le philosophe en lui sinon s'effaçait mais reculait fort :

*Je me décidai donc à me jeter à corps perdu dans l'arène, et à dévouer à la défense, non pas de tel gouvernement, mais des lois qui constituent la société même, ma fortune, mon repos et ma personne*<sup>16</sup>.

Il est élu, à Valognes, par ses braves paysans, après avoir participé à une réunion dont le président est un professeur de science du collège,

---

anticipant, voir l'ouvrage curieux de RIVIALE Philippe, 2005, *Un revers de la démocratie*, 1848, Paris, L'Harmattan.

8. TOCQUEVILLE Alexis (de), 1964, *Souvenirs, Œuvres complètes*, tome XII, Paris, Gallimard, p. 31.

9. *Ibid.*, p. 35.

10. *Ibid.*, p. 39.

11. *Ibid.*, p. 36.

12. *Ibid.*, p. 97.

13. *Ibid.*, p. 75.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 151.

16. *Ibid.*, p. 105.

à qui il parvient à dire, visiblement très difficilement : « Monsieur le Président, je vous écoute »<sup>17</sup>. Il voit que ses adversaires auraient dû abolir les dettes. Pénètre nombre d'hommes politiques à venir, appartenant à la petite bourgeoisie :

*Combien n'avais-je pas vu près de moi de ces hommes tourmentés de leur vertu et tombant dans le désespoir, parce qu'ils voyaient la plus belle partie de leur vie se passer à critiquer les vices des autres sans pouvoir jouir enfin un peu des leurs, et sans avoir à se repaître que de l'imagination des abus ! La plupart avaient contracté dans cette longue abstinence un si grand appétit de places, d'honneurs et d'argent, qu'il était facile de prévoir qu'à la première occasion, ils se jetteraient sur le pouvoir avec une sorte de glotonnerie, sans se donner le temps de choisir le moment ni le morceau*<sup>18</sup>.

Il rencontre, à la Chambre, Lamennais qui lui semble sortir toujours d'une sacristie, avec un air modeste masquant mal un orgueil prêt à « tenir tête à Dieu »<sup>19</sup>, Considerant, digne des « petites maisons », à moins qu'il ne fût pas sincère, ce qui était visiblement trop lui demander. Blanqui – le mauvais, Auguste, révolutionnaire et prisonnier politique de profession – dont le souvenir le remplit de « dégoût et d'horreur », « méchant et immonde », « point de linge visible », « il semblait avoir vécu dans l'égout et en sortir »<sup>20</sup>. Walter Benjamin citera dans son *Charles Baudelaire* une autre vision du personnage prise d'un autre angle de vue :

*L'extérieur était distingué, la tenue irréprochable, la physionomie délicate, fine et calme, avec un éclair farouche et sinistre qui traversait quelquefois des yeux minces, petits, perçants, et, à leur état habituel, plutôt bienveillants que durs*<sup>21</sup>.

Tocqueville, pour revenir à lui, voit avec inquiétude les ouvriers s'armer. Il se prépare contre eux, ne les décrivant pas, le jugement de classe dur comme fer, parlant alors de « l'effort brutal et aveugle, mais puissant des ouvriers pour échapper aux nécessités de leur condition qu'on leur avait dépeinte comme une oppression illégitime et pour s'ouvrir par le fer un chemin vers ce bien-être imaginaire qu'on leur avait

---

17. *Ibid.*, p. 109.

18. *Ibid.*, p. 111.

19. *Ibid.*, p. 183.

20. *Ibid.*, p. 135.

21. WALTER Benjamin (trad. Jean Lacoste), 1979, *Charles Baudelaire*, Paris, Payot, p. 31.

montré de loin comme un droit »<sup>22</sup>. Que pourraient-ils comprendre à ces « belles années de jeunesse au milieu d'une société qui semblait devenir prospère et grande en redevenant libre »<sup>23</sup> ? Blanqui – le bon, Adolphe, économiste de profession – résume bien la « physionomie du temps », qui a entendu un domestique dire « dimanche prochain c'est nous qui mangerons les ailes de poulet », il faut lui rendre hommage d'avoir reconduit « ce jeune ambitieux » dans son « taudis »<sup>24</sup>. La grande finesse du psychologue, la force du théoricien, ont, ici, d'un coup, cédé la place à la bassesse du petit hobereau.

Il va dans Paris, en ces journées d'émeutes, des femmes, des hommes tombent. Tocqueville, un moment, se calme, calme les autres, observe avec acuité la guerre :

*Je remarquai, en causant avec eux, avec quelle effrayante rapidité, même au milieu d'un siècle aussi civilisé que le nôtre, les âmes les plus pacifiques se mettent, pour ainsi dire, à l'unisson des guerres civiles, et comme le goût de la violence et le mépris de la vie humaine s'y répandent tout à coup en ces temps malheureux. Les hommes avec qui je m'entretenais alors étaient des artisans rangés et paisibles, dont les mœurs douces et un peu molles tenaient plus éloignés encore de la cruauté que de l'héroïsme. Ils ne rêvaient pourtant que destruction et massacre*<sup>25</sup>.

Le philosophe de « calmer ces moutons enragés », comment ? « J'ajoutai qu'on ne devait fusiller aucun prisonnier, mais qu'il fallait tuer sur-le-champ tout ce qui faisait mine de se défendre »<sup>26</sup>. Le « faire mine » ouvre un vaste champ. Et Tocqueville reprend route, sans doute par le chemin de la conscience de soi :

*En continuant mon chemin, je ne pouvais m'empêcher de faire un retour sur moi, et de m'étonner de la nature des arguments dont je venais d'user et de la promptitude avec laquelle je me familiarisais moi-même en deux jours avec ces idées d'inexorable destruction et de rigueur qui m'étaient naturellement si étrangères*<sup>27</sup>.

Et de conclure :

---

22. TOCQUEVILLE Alexis (de), 1964, *Souvenirs, op. cit.*, p. 151.

23. *Ibid.*, p. 86.

24. *Ibid.*, p. 157.

25. *Ibid.*, p. 175.

26. *Ibid.*, p. 176.

27. *Ibid.*

*Telles furent les journées de Juin, journées nécessaires et funestes*<sup>28</sup>.

Ici est bien l'aspect souvent occulté dans les nombreuses études récentes sur le libéralisme français au XIX<sup>e</sup> siècle, études qui ont essayé d'habiliter sa soi-disant contribution principale à l'évolution de l'histoire de la pensée politique occidentale : sa reconnaissance astucieuse que la pratique de la démocratie par voie des suffrages et la mise en pratique de l'égalité des conditions pourraient bien vite mener, soit au despotisme de la tyrannie des majorités, soit à la dictature césarienne. Car on oublie trop vite le grand dilemme des libéraux-réformateurs français sous la Deuxième République. Les *Mémoires* de Charles Rémusat en attestent abondamment. Écrivant ces souvenirs avec soin sous le Second Empire, puis repris sous la Troisième République, Rémusat se justifie attentivement et à plusieurs reprises de son adaptabilité aux différents régimes politiques. Les travaux universitaires récents ont surtout, dans le sillage de Pierre Rosanvallon, cherché à examiner le développement de la théorie doctrinaire de la « souveraineté de la raison » que Rémusat a fait sous la Restauration<sup>29</sup>. Selon cette théorie, l'égalité civile, l'inégalité naturelle des capacités et l'inégalité politique sous un régime censitaire pourraient cohabiter magnifiquement bien en fonction de la légitimation de cet ensemble par les critères d'une raison méritocratique possédée non seulement par les plus fortunés mais aussi (concession qui distingue bien Rémusat de Guizot) les plus éduqués. Pourtant, en cherchant à promouvoir un gouvernement des classes moyennes dans lesquelles seuls la raison réside, Rémusat était surtout conscient des dangers et des opportunités de la jonction de plus en plus faite des revendications sociales et politiques à partir de 1830. Le problème de comment contenir la démocratie dans les limites de la raison se manifeste à travers les révoltes de 1832 ou 1834, ou les dangers sous la Deuxième République d'une fusion des paysans et des ouvriers, c'est-à-dire des classes les moins aisées mais majoritaires<sup>30</sup>. Évoquant comment il est passé de l'orléanisme progressiste et réformiste à la république en 1848, Rémusat professe avoir toujours désiré un gouvernement représentant dans sa constitution la nation : celle-ci partici-

28. *Ibid.*, p. 178.

29. Voir, par exemple, l'étude de ROLDÁN Darío, 1999, *Charles de Rémusat, certitudes et impasses du libéralisme doctrinaire*, Paris, L'Harmattan. L'étude classique de ROSANVALLON Pierre sur la souveraineté de la raison, *Le Moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1985.

30. Sur ce sujet chez Rémusat, voir EMSELLEM Frédéric, 1998, « Transformation du régime ancien, pérennisation du nouvel ordre social, Charles de Rémusat », *Cahiers pour l'Analyse Concrète*, n° 37-38, p. 129-161.

pant dans celui-là. Cette participation est, selon lui, « comme l'essence de la liberté politique ; il appartient à tout régime représentatif, il peut être reconnu, consacré sous la forme de la monarchie comme de la république »<sup>31</sup>. Ainsi, Rémusat remarque que la constitution mixte de l'Angleterre pourrait être vue comme républicaine. Malheureusement, si la république pure, comme type de régime, essentiellement reposait sur les mêmes principes, garantissait les mêmes droits, et tendait au même but que la monarchie constitutionnelle, elle était « le second gouvernement de mon choix » car « moins connu, moins éprouvé, plus hasardeux, plus difficile que l'autre »<sup>32</sup>. Sous la monarchie de Juillet, l'attitude de Rémusat était que « [c']était assez pour ne jamais en désirer, en seconder l'établissement, pour défendre contre toute tentative républicaine la monarchie constitutionnelle »<sup>33</sup>. Et ce fait se confirmait depuis l'effondrement de la Deuxième République, car « il n'y a de gouvernement possible dans un pays donné que celui auquel les masses croient. Le grand tort de la république en France, c'est que les masses n'y croient point ; bien plus, elles s'en défient. La république, pour elles, c'est le nom des mauvais temps de la Révolution française, de sorte que celui qui aurait arboré le drapeau de la république aurait à l'instant même frappé la France de terreur. Ceux qui nous eussent alors exhortés à la république, nous auraient conseillé le plus faible et le plus impopulaire des gouvernements, il eût été forcé bientôt d'en devenir le plus odieux »<sup>34</sup>. Toutes ces réflexions servent donc à justifier la sagesse de l'auteur dans son opportunisme :

*On comprend qu'ayant de telles opinions, j'aie pu répéter souvent en 48, que rien ne me ferait dire du bien de la révolution de Février, ni du mal de la république, et comment dès le premier jour, je pus accepter la république et la craindre*<sup>35</sup>.

Du point de vue de l'opposition libérale sous la monarchie de Juillet, convertie en grande partie en représentants du peuple à l'Assemblée, les journées de Juin étaient donc nécessaires car il fallait bien freiner une révolution qui a vite dépassé ce qu'ont voulu les réformateurs relativement modérés de l'ère antérieure à février 1848. Mais ces journées étaient funestes aussi, car désormais les « honnêtes » et « modérés » qui

31. RÉMUSAT Charles (de), 1962, *Mémoires de ma vie*, tome IV, Paris, Plon, p. 249.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, p. 250.

35. *Ibid.*

se retrouvaient au pouvoir d'une république qu'ils n'ont pas réellement voulu, bénéficiant de la légitimité du suffrage universel masculin, étaient tachés de beaucoup plus de sang français que Louis Philippe et ses partisans ne l'avaient été. Pour trancher le nœud gordien de la difficile imbrication de l'égalité politique avec l'inégalité sociale (ou plutôt pour la faire oublier afin de ne pas perdre toute légitimité politique), il fallait bien mener une contre-offensive idéologique, pour s'engager dans la bataille des idées et pacifier ainsi les esprits après juin « en les éclairant », protégeant ainsi la société et la civilisation « menacées », selon le général Cavaignac, « par de fausses et dangereuses doctrines » – ce qui était justement le projet de la campagne des petits traités de l'Académie des Sciences Morales et Politiques dans laquelle on retrouve, côte à côte, Thiers et Cousin pour défendre le principe du droit de propriété<sup>36</sup>. Toujours assez sensible dans ses autojustifications (et beaucoup moins mordant que Tocqueville), Rémusat se penche avec une certaine tristesse sur ce moment critique. S'il fallait certes écraser la révolte des insurgés pour « procurer à la ville de Paris le bien le plus élémentaire de la civilisation, la sûreté des rues » et si dans le morceau inédit de ces *Mémoires* que l'on met en annexe de cette introduction Rémusat n'hésite pas à faire l'éloge de la campagne militaire de Cavaignac en juin 1848, analogue anticipateur de celle de Thiers en mai 1871, il est parfois pris par un sentiment presque nostalgique pour une période plus innocente<sup>37</sup>. Par exemple, lorsque son fils part s'engager dans la garde nationale pour se battre contre les insurgés, les sentiments de Rémusat se révèlent ambigus. En regardant sur les boulevards les charrettes des blessés de l'armée française qui arrivent, Rémusat se rappelle de la même image trente ans auparavant, « au matin du 29 juillet 1830 » : « La solitude était la même ; mais quelle différence ans les sentiments qui m'agitaient ! »<sup>38</sup>. Puis vient après les journées de Juin l'esprit de réaction parlementaire, qui se traduit non seulement par des mesures de sûreté que Rémusat juge incontestablement nécessaires (il n'évoque point les massacres des insurgés arrêtés), mais aussi « par un retour à certaines

36. Sur ce sujet, voir LETERRIER Sophie-Anne, 1995, *L'institution des sciences sociales. L'Académie des Sciences Morales et Politiques, 1795-1850*, Paris, L'Harmattan, p. 311-331. Pour Cousin et la propriété, voir ci-dessous la contribution de COTTEN Jean-Pierre dans ce volume. Sur Thiers et la propriété, voir l'étude suggestive, bien qu'à notre goût un peu trop polémique pour nos jours, de NAVET Georges, 1979, « Le Cogito propriétaire et son histoire (M. Thiers défenseur de la philosophie) », *Le Doctrinal de Sapience*, n° 6, octobre 1979, p. 95-119.

37. RÉMUSAT Charles (de), 1962, *Mémoires sur ma vie, op. cit.*, IV, p. 342.

38. *Ibid.* p. 336.

opinions, à une certaine direction politique qui ramènent un État à des formes et à des allures dont il devrait être à jamais délivré » et « une défiance sceptique des idées républicaines et même simplement libérales, [...] un retour quelque peu fantasque vers des préjugés et des procédés qu'on avait cru vieillis et condamnés »<sup>39</sup>. Rémusat, libéral éclairé qui se félicitait du départ de Charles X ne pourrait pas approuver un développement pareil :

*Au principe de la légitimité près, les différences entre les légitimistes et les purs conservateurs s'affaiblirent. Le goût des traditions devint à la mode. C'était comme une protestation contre les prétentions de la démocratie*<sup>40</sup>.

Évoquant l'opinion de beaucoup de ces contemporains qui considéraient la mort, pendant les journées de Juin, de l'Archevêque de Paris, M<sup>gr</sup> Affre, comme étant méritée car il osait prétendre dialoguer avec les insurgés, Rémusat remarque avec un regret apparent :

*L'esprit conservateur même dans ses applications légitimes, l'attachement louable aux bases de la société, peut engendrer de bien aveugles passions. Que de fois me suis-je rappelé ce que me disait, peu après la révolution de Février, le vieux jacobin Tissot, en parlant des socialistes. 'Les insensés ! ils s'attaquent à la propriété, ils ne savent donc pas que la propriété est implacable !'*<sup>41</sup>.

Ceci dit, comme en témoigne le texte inédit extrait de la version manuscrite des *Mémoires de ma vie* que l'on met ci-dessous en annexe de cette introduction, finalement, pour un pragmatique orléaniste progressiste comme Rémusat, les journées de Juin, toutes brutales qu'elles étaient, pourraient être rendues compréhensibles par une contextualisation historique plus large des répressions du peuple de Paris, allant de la Fronde jusqu'à la Commune de Paris de 1871 – la violence de l'été 1848 étant réduite à des questions de stratégie militaire, les dérapages et massacres qui ont suivi les combats de barricades passés sous silence.

L'appel de l'après-juin au choc des civilisations (ou, si l'on préfère une tournure moins anachronique, au choc de la civilisation patricienne avec la barbarie plébéienne) dont se méfiait Rémusat n'était pas forcément repris dans le camp adverse. À la différence d'un Tocqueville, Proudhon, lui, croyait que les journées de Juin pour être funestes n'étaient pas « nécessaires ». Selon lui, « l'immense majorité des insur-

39. *Ibid.* p. 343 et 344.

40. *Ibid.* p. 344.

41. *Ibid.*, p. 341.

gés se composait d'ouvriers démoralisés par le chômage, égarés par la faim, déçus dans leurs espérances »<sup>42</sup>. Il pense aussi que l'Assemblée nationale a été trompée sur le vrai sens de l'émeute, et conclut qu'il n'y a pas de coupables, mais que des victimes. Dans une lettre de juin, il dira pourtant : « les bourgeois vainqueurs sont féroces comme tigres »<sup>43</sup>, et une lettre anonyme d'un ouvrier-témoin des journées trouvée dans ses archives, que l'on reproduit en annexe de cette introduction, confirme son jugement sur le vrai désespoir des insurgés qui n'avait pas vraiment d'arrière-pensée en ayant recours aux armes. Souvent considéré depuis la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle comme l'un des premiers anarchistes au XIX<sup>e</sup> siècle, Joseph Déjacque évoque souvent dans ses écrits le thème d'un peuple fidèle, naïf et trompé dans ses espoirs, facilement victime d'une classe bourgeoisie avide, après la surprise de février 1848, de reprendre le pouvoir, enfin martyrisé alors qu'innocent<sup>44</sup>. Personnage excentrique et marginal certes mais révélateur, de même que Cœurderoy, d'un certain état d'esprit exaspéré chez les révolutionnaires les plus hardis, déçus par la débandade des espoirs réveillés par la révolution de février 1848, Déjacque a même publié à deux reprises un recueil (condamné lors de sa première publication) composé de poèmes tournant principalement autour du destin des victimes des journées de Juin, *Les Lazaréennes*<sup>45</sup>. Dans un poème, « Fraternité et Fratricide » qu'il a composé en 1849, il écrit à propos de 1848 :

*Alors qu'en Février la jeune République,  
Aux ailes du Progrès, ouvrait les horizons,  
D'occultes serviteurs du Veau d'or monarchique,  
Sous des serments d'amour, cachaient leurs trahisons.  
Scribes et Pharisieus, – caste lâche et perfide, –  
Entouraient avec nous l'arbre de liberté :*

42. PROUDHON Pierre-Joseph, 1848, « Au rédacteur en chef du *Représentant du Peuple* », *Le Représentant du Peuple*, 5 juillet 1848, reproduit dans *Idées révolutionnaires*, op. cit. p. 104.

43. Cité par OEHLER Dolf, 1996 [1988], *Le spleen contre l'oubli juin 1848*, op. cit., p. 31.

44. Cette canonisation et ou béatification de Déjacque au XX<sup>e</sup> siècle (en compagnie d'autres figures francophones obscures comme Cœurderoy et Anselme Bellegarrigue) commence vraisemblablement avec l'étude classique de NETTLAU Max, 1927, *Der Anarchismus von Proudhon zu Kropotkin : Seine Historische Entwicklung in den Jahren, 1859-1880*, Berlin, Fritz Kater ; suivie par celle de HARMEL Claude [Guy Lemonnier], 1984 [1949], *Histoire de l'Anarchie. Des origines à 1880*, Paris, Éditions Champ Libre.

45. Sur les ressemblances thématiques entre Déjacque et Cœurderoy, voir ASHOLT Wolfgang, 1998, « Aux débuts d'une esthétique anarchiste : Ernest Cœurderoy et Joseph Déjacque », in PESSIN Alain et TERRONE Patrice (éds), *Littérature et Anarchie*, Toulouse, Presses universitaires de l'Université du Mirail, p. 351-365.

*Ils parlaient de fraternité,  
Et ne rêvaient que fratricide !....*

*Le Peuple à l'atelier, au scrutin, dans la rue,  
Écoute trop souvent l'hypocrite Bourgeois  
Qui, pour lui faire encore avaler la ciguë,  
De la fraternité sut emprunter la voix.  
Tu fus confiant, Peuple, et ces hommes sordides,  
Comme par le passé, t'ont sans cesse exploité :  
Ils parlaient de fraternité,  
Ils agissaient en fratricides !....*

*Victorieux le Peuple eut horreur du carnage ;  
Il ne voulut pas même opprimer ses tyrans.  
Le Riche fut par lui préservé du pillage :  
Il veilla, jour et nuit, à la porte des Grands.  
Mais de sa coque d'or, ignoble chrysalide,  
Le Réacteur sortit ; le soldat fut capté :  
L'or parlait de fraternité,  
Et soudoyait le fratricide !....*

*Quand, au soleil de Juin, les masses insurgées  
Se tordaient en hurlant sur leurs larges pieds nus,  
Des phrases de pardon, par la Peur rédigées,  
Préluèrent dans Paris au meurtre des vaincus.  
De nos législateurs l'arrêt liberticide  
Envoyait aux pontons croupir la Pauvreté :  
Ils parlaient de fraternité,  
Et décrétaient le fratricide !....*

*Gens de plume, avocats : bien des aristocrates  
Un jour aux pieds du Peuple ont brûlé leur encens.  
C'est pour mieux l'enchaîner qu'ils font les Démocrates ;  
De ces modernes grecs redoutons les présents.  
Il faut porter la blouse, il faut un cœur solide  
Pour refondre au creuset une société :  
Sous le frac, la fraternité,  
Est compagne du fratricide !....*

*Oui, la fraternité n'est qu'une duperie,  
Quand la misère et l'or sont ensemble accouplés.  
Depuis quand ouvre-t-on au loup la bergerie ?  
Bientôt, pauvres moutons, vous seriez étranclés.  
Ah ! – tant que dans nos lois l'égalité rigide  
N'aura pas incarné la solidarité, –*

*La crédule fraternité  
Enfantera le fratricide !...<sup>46</sup>*

Fruit souvent de l'amertume de l'exil, ce thème de la trahison des élites éclairées, du massacre des innocents crédules, et de la méfiance envers les platitudes creuses du discours républicain véhiculés par des hypocrites insincères deviendra un leitmotiv dans la littérature d'extrême gauche sous le Second Empire (on pense notamment aussi à Cœurderoy), et sera même un trope constitutif du discours anarchiste plus tard, surtout après le traumatisme de 1871<sup>47</sup>.

Quant à Proudhon, il ne revient pas alors sur ce qu'il avançait dans sa lettre à Marx de mai 1846, où il manifeste ne pas vouloir d'une « Saint-Barthélemy des propriétaires ». L'analogie avec le massacre de 1572, nous le savons notamment par le grand livre critique de Dolf Oehler, *Le spleen contre l'oubli Juin 1848*, fut, à propos des événements de 1848, et du massacre des révoltés, souvent reprise : Herzen, Blanqui<sup>48</sup>, Courbet dans la lettre à ses parents du 26 juin 1848 qui parle d'une « guerre civile terrible » : « les insurgés se battent comme des lions, car ils sont fusillés quand ils sont pris ». Il ajoute : « je crois qu'il ne s'est rien passé en France de semblable, pas même la Saint-Barthélemy »<sup>49</sup>. Joseph Déjacque, dans une note de la deuxième édition (1857) de son recueil de poésie faisant référence aux vers intitulés « La Famille du Transporté » décrit les « massacres de Juin » comme « cette Saint-Barthélemy du Prolétariat »<sup>50</sup>.

46. DÉJACQUE Joseph, 1857, *Les Lazaréennes, fables et chansons, poésies sociales*, La Nouvelle-Orléans, J. Lamarre, p. 62-64.

47. Comme Déjacque écrit dans un autre poème, « La Meute », écrit à Jersey en janvier 1853 :  
*Pourquoi toujours des Noms ? meute de Prolétaires !*

*Pourquoi des conducteurs, des chefs ?*

*Ces Bourgeois, ces meneurs révolutionnaires*

*Dont tu flaires les chauds reliefs,*

*Ces maîtres dans l'exil te renverraient encore*

*S'ils ressaisissent le Pouvoir*

*Le fer triangulaire et le bronze sonore*

*Feraient rentrer dans le devoir*

*Quiconque hurlerait réformes sociales.*

*Comme aux barricades de Juin,*

*Le sang submergerait les pavés et les dalles ;*

*Pas un égout qui n'en fût plein... , Les Lazaréennes, op. cit., p. 115.*

48. OEHLER Dolf, 1996 [1988], *Le spleen contre l'oubli*, op. cit., p. 104 et p. 137.

49. TEN-DOESSCHATE CHU Petra (éd.), 1996, *Correspondance de Courbet*, Paris, Flammarion, p. 76.

50. DÉJACQUE Joseph, 1857, *Les Lazaréennes*, op. cit., p. 181.

Et Marx, dans ses textes sur les luttes de classes en France (répondant à Proudhon ?) reprendra le trait, voyant dans cette nuit l'accomplissement du rêve bourgeois<sup>51</sup>. C'est pour s'opposer à cette violence meurtrière qu'il parlera alors de « la dictature de classe du prolétariat »<sup>52</sup>. Elle était d'abord une réponse.

Mais en décrivant la composition exacte des classes en lutte sous la Deuxième République, Marx s'est livré à des descriptions sociales qui ont beaucoup troublé récemment des historiens, notamment anglophones<sup>53</sup>. La grande découverte des historiens sociaux de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle a été que loin de correspondre à la représentation classique du prolétariat, la classe ouvrière la plus militante dans un pays sous-industrialisé comme la France de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, a été largement artisanale et qualifiée<sup>54</sup>. Pourtant, dans le sillage de cette découverte, que dire de la lutte des classes, côté ouvrier, au moment de Juin 1848 ? Que dire surtout si, par exemple, la garde mobile n'était pas composée du *Lumpenprolétariat* comme Marx le proclamait ? Ou si les facteurs les plus déterminants dans la participation des divers acteurs des deux côtés des barricades de Juin étaient autant le sentiment d'appartenance à son quartier ou à la garde nationale qu'à son métier professionnel et sa catégorie sociale ? Ou si la lutte des classes était loin d'être politisée, l'impact des clubs ou même celui de la Commission de

51. MARX Karl, 1974, *Les luttes de classes en France 1848-1850*, Paris, Édit. Sociales, p. 151.

52. *Ibid.*, p. 147.

53. Voir par exemple, l'étude de PRICE Roger, 1972, *The French Second Republic : A Social History*, Londres, B. T. Batsford, qui est autant une longue critique de la véracité empirique du récit de Marx qu'une histoire de la Deuxième République. Pour l'étude sociologique des participants dans les journées de Juin, voir surtout TRAUGOTT Marc, 2002 [1985], *Armies of the Poor : Determinants of Working-Class Participation in the Parisian Insurrection of June 1848*, nouvelle édition, New Brunswick, Transaction Publishers ; aussi l'étude dont s'inspire TRAUGOTT Marc, TILLY Charles et LEES Lynn H., 1975, « The People of June, 1848 », in PRICE Roger (éd.), *Revolution and Reaction : 1848 and the Second Republic*, Londres, Croom Helm, p. 170-209 ; et pour une étude comparative de 1848 et de la Commune de Paris, voir GOULD Roger, 1995, *Insurgent Identities : Class, Community, and Protest in Paris from 1848 to the Commune*, Chicago, University of Chicago Press. En France, la critique du récit historique de Marx des conflits de classe en France au XIX<sup>e</sup> siècle a eu une tournure beaucoup plus philosophique, ou herméneutique (et nettement moins empirique), dans son orientation à en juger par le livre de RANCIÈRE Jacques, 1983, *Le Philosophe et ses pauvres*, Paris, Fayard, *passim*.

54. Voir notamment les études classiques de Moss Bernard, 1985 [1976], *Aux origines du mouvement ouvrier français*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, et SEWELL William, 1983 [1980], *Gens de métier et révolutions : Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier Montaigne.

Luxembourg étant faibles, voir même non-existant<sup>55</sup> ? Cette formidable focalisation sur l'insurrection et sa composition sociologique a été cependant à un prix. On a délaissé l'examen, dans un but de synthèse, des perceptions contemporaines de l'expérience de la révolution de 1848 – et non seulement celles des ouvriers – notamment l'importance capitale de l'ensemble des témoignages contemporains de l'époque, l'étude d'Oehler étant à cet égard une exception, traitant Heine, Herzen Flaubert, Baudelaire, Hippolyte Castille, Alphonse Toussenel et Cœurderoy<sup>56</sup>. À force de vouloir démasquer le récit de Marx, qui lui-même visait à démasquer des faits sociaux, on s'est enfermé dans une cage positiviste, se rendant prisonniers des statistiques amassées dans les archives que l'on aurait pu ensuite utiliser autrement, pour mieux travailler la fusion de l'histoire sociale proprement dite de 1848 avec son histoire intellectuelle et culturelle – c'est-à-dire de faire pour la France ce qui a été, outre-Rhin, le but, à son point de départ, du projet *Begriffsgeschichte* initié par Reinhart Koselleck et ses collaborateurs<sup>57</sup>. Car il est clair que les individus s'inscrivaient différemment dans leur temps après la révolution de Février, puis après les journées de Juin, à un tel point qu'on a parfois l'impression, en lisant les récits contemporains, que le problème de comment terminer la Révolution française, s'est effacé devant la modernité sanglante de comment empêcher l'avènement d'une autre série de journées de Juin. De la *Sattelzeit* identifiée par Koselleck comme allant de 1750 à 1850, on est bien

55. Pour l'ensemble de ces questions, voir TRAUGOTT Marc, 2002 [1985], *Armies of the Poor*, *op. cit.*, et GOULD Roger, 1995, *Insurgent Identities*, *op. cit.* Pour une tentative intéressante d'étude de ce fait, bien que regrettablement miné par un certain sectarisme marxiste orthodoxe, voir les contributions de nombreux numéros de la revue quasi confidentielle du Centre de Sociologie historique, *Cahiers pour l'Analyse concrète*, notamment ses deux numéros spéciaux (n° 37-38, 1998 et n° 43-44, 1999), intitulé *1848 en perspective, Reproduction et transformation sociale : La mise en place des termes du débat*.

56. En ce qui concerne les témoignages des ouvriers de leur expérience des journées de Juin, le livre de HINCKER Louis, 2008, *Citoyens-combattants à Paris*, *op. cit.* offre un excellent recensement. Pour une étude lexicométrique très suggestive sur le discours ouvrier de l'an 1848, voir la thèse de TOURNIER Maurice, 1976, *Un vocabulaire ouvrier en 1848. Essai de lexicométrie*, Paris, Université de Paris III.

57. Notamment dans le célèbre ouvrage collectif, dirigé par BRUNNER Otto, CONZE Werner et KOSELLECK Reinhart (éds), 1972-1997, *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, 8 tomes, Stuttgart, Klett-Cotta, mais aussi, dans le même sens, la thèse d'habilitation de KOSELLECK Reinhart, 1967, *Preußen zwischen Reform und Revolution : allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848*, Stuttgart, Klett. Sur la notion de *Begriffsgeschichte*, voir le recueil d'articles de KOSELLECK Reinhart traduit en français, 1990 [1979], *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, *passim*.

passé à autre chose en France à partir de la Deuxième République<sup>58</sup>. Tout travail sur les souvenirs concurrents des événements de 1848 en France et en Europe – travail de recueillement nouvellement mis à la mode à cause de l'historiographie sur les « lieux de mémoire » et le penchant actuel pour tout ce qui est « transnational »<sup>59</sup> – devrait donc prendre en compte aussi l'évolution discursive des concepts avant, pendant, et après 1848 – travail qui serait autant celui d'un linguiste, que d'un historien, philosophe ou littéraire<sup>60</sup>. Par exemple, l'idée toute novatrice depuis les années 1840 d'un « droit au travail » brandie avec optimisme le lendemain de février, apparaissait bien plus menaçante pour l'ordre social dominant au passage des mois depuis la déclaration de la république, tellement que les petits traités de l'Académie des Sciences morales et politiques paraissaient aux élites autant nécessaires que les nombreuses répressions policières de la gauche française qui ont suivi la répression des journées de Juin<sup>61</sup>. Mais ici encore, le sentiment d'une fracture sociale pèse lourd dans tous les récits ultérieurs aux événements de Juin, et d'une façon bien différente que la manière dont la question sociale a été posée sous

58. Sur la notion de *Sattelzeit*, voir KOSELLECK Reinhart, 1990 [1979], *Le Futur passé, op. cit., passim*.

59. Comme illustrations récentes de cette mode historiographique, voir, par exemple, la contribution de GILDEA Robert, 2000, « 1848 in European Collective Memory », in EVANS R. J. W. et POGGE VON STRANDMANN Hartmut (éds), *The Revolutions in Europe, 1848-1849 : From Reform to Reaction*, Oxford, Oxford University Press, p. 207-235 ; et l'ouvrage collectif de KÖRNER Axel (éd.), 2000, *1848 : A European Revolution ? International Ideas and National Memories of 1848*, Oxford, Oxford University Press.

60. Ainsi toute la valeur pour l'étude du cas français que pourrait avoir la thèse de TOURNIER Maurice, 1976, *Un vocabulaire ouvrier en 1848, op. cit.* Voir aussi l'article très suggestif de DESBROUSSES Hélène et PELOILLE Bernard, 2002, « Révolution de 1848 : un décryptage du palimpseste ? », *Mots. Les langages du politique*, n° 69, juin 2002, p. 23-44.

61. Comme en témoigne l'article de FAUCHER Léon, 1854 [1852] « Droit au travail », in COQUELIN Charles et GUILLAUMIN Gilbert (éds), *Dictionnaire de l'économie politique*, tome 1 [deuxième tirage], Paris, Guillaumin, p. 605-619. Voir aussi, avec quelques réserves, les remarques préliminaires à la reproduction de cet article dans un numéro des *Cahiers pour l'Analyse concrète* : DESBROUSSES Hélène, 1998, « Autour de 1848. Le débat entre 'socialisme' et 'libéralisme' », *Cahiers pour l'Analyse concrète*, n° 37-38, p. 77-94. Sur la discussion du « droit au travail » : en 1848 uniquement, voir DÉMIER Francis, 2002, « Droit au travail et organisation du travail en 1848 », in MAYAUD Jean-Luc (éd.), *1848 : actes du colloque international du cent cinquantième*, Paris, Créaphis, p. 159-184 ; et surtout les études de BOUCHET Thomas, 2007, *Un jeudi à l'Assemblée, op. cit.* et son article, « Le droit au travail sous le 'masque des mots' : Les économistes français au combat de 1848 », *French Historical Studies*, vol. 29, n° 4, 2006, p. 595-619.

la monarchie de Juillet<sup>62</sup>. Qu'un sentiment d'inégalité sociale ait été senti au vif du côté de certains infortunés des classes populaires en 1848, il n'y a pas de doute, même si l'on doit prendre ses distances avec le récit sociologique de Marx, rendu canonique par sa postérité de dévots. Car à force de se focaliser sur la véracité du récit de Marx pour ensuite la nuancer, sinon la disqualifier, on a peut-être trop délaissé ce qui se passait loin derrière les barricades des ouvriers parisiens et les baïonnettes de la garde nationale, la garde mobile, la garde républicaine et l'armée et des volontaires de province tant admirés par Tocqueville – c'est-à-dire ce qui se passait du côté de la tranquillité angoissée des foyers bourgeois d'élite, notamment la peur des catégories privilégiées, qui a duré jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851 et à la proclamation du Second Empire l'année suivante, peur à la source d'une véritable contre-offensive idéologique antisocialiste et anticommuniste<sup>63</sup>. Cherchant à « en finir » (comme les contemporains hostiles aux ateliers nationaux disaient la veille des journées de Juin) avec le récit marxiste, certains historiens ont même été conduits à douter de la validité du concept de la « bourgeoisie », alors que s'il y avait un moment où la conscience de classe existait en France du côté « bourgeois », c'était incontestablement chose éveillée pendant l'été 1848<sup>64</sup>. L'histoire du drame intérieur de la bourgeoisie française, suite à cette prise de conscience, dure toute la longue de la Deuxième République, au moins jusqu'à la déclaration du Second Empire en 1852, et il est bien dommage que la plupart des historiens, un peu trop obnubilés selon nous par la vie aussi éphémère que tourmentée du gouvernement pro-

62. Pour une tentative foucauldienne de retracer l'évolution du traitement de la « question sociale » de la Révolution française jusqu'à la révolution de 1848 (mais malheureusement n'avançant pas plus loin), voir PROCACCI Giovanna, 1993, *Gouverner la misère : La question sociale en France, 1789-1848*, Paris, Seuil.

63. Pour des tentatives d'examiner cet aspect de l'après-48, voir les études de FOURN François, 2004, « 1849-1851, l'anti-communisme en France : le spectre rouge de 1852 », in APRILE Sylvie et al. (éds), *Comment meurt une République ? Autour du 2 décembre*, Paris, Créaphis, p. 135-152 ; et de CUCHET Guillaume et MILBACH Sylvain, 2012, « The Great Fear of 1852 », *French History*, vol. 26, n° 3, p. 297-324.

64. Voir, par exemple, le livre de MAZA Sarah, 2003, *The Myth of the French Bourgeoisie : An Essay on the Social Imaginary, 1750-1850*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press. L'auteure s'intéresse principalement à l'invention de la classe bourgeoise pendant la Restauration comme acteur social et catégorie historique. Elle s'inspire sur le plan méthodologique des travaux britanniques effectués sous l'influence du *linguistic turn* sur l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle. D'autres études plus récentes suggèrent pourtant l'utilité de revenir sur la catégorie sociologique de la « bourgeoisie », y compris pour la période victorienne. Voir MORETTI Franco, 2013, *The Bourgeois : Between History and Literature*, Londres, Verso.

visoire, (priviliégiant par là un récit relativement banal de l'espoir brisé de la démocratie sociale), choisissent de se focaliser principalement sur la période chronologique allant de fin février 1848 jusqu'aux journées de Juin, sinon l'élection présidentielle du 10 décembre<sup>65</sup>. Le triomphe, *a priori* surprenant, et l'échec ultime des élites de la monarchie de Juillet sous la nouvelle république soulèvent moins d'ambiguïtés sociologiques que la participation ouvrière des deux côtés des barricades dans les journées de Juin 1848. Leur avènement et leur déclin, comme l'anthropophagie des républicains, marquent une vraie tournure dans l'histoire postrévolutionnaire de la France<sup>66</sup>.

Sans cette réaction, il est trop bien reconnu, Louis-Napoléon Bonaparte n'aurait jamais réussi son pari. Certes, le futur empereur (d'abord le premier président élu dans l'histoire française) et ses partisans ont profité des angoisses et ressentiments sociaux de toutes les classes de la société française. Ainsi, si une bonne partie de la classe ouvrière parisienne s'est réjouie de la victoire électorale de Bonaparte le 10 décembre 1848, de même qu'au moment du coup d'État du 2 décembre, c'est parce qu'elle a cru qu'enfin la France serait débarrassée des républicains du lendemain, hypocrites, la plupart bons monarchistes constitutionnels de cœur, et qui ont réussi, avec beaucoup de mauvaise foi, à dominer la vie parlementaire sous la Seconde République, et dont l'angoisse, en combinaison avec leur alliance pragmatique, désespérante et momentanée avec Cavaignac, a conduit aux massacres de Juin et aux répressions qui ont suivi, puis à

65. Ceci est le cas des ouvrages les plus louables, allant du livre de DUVEAU Georges, 1965, *1848*, Paris, Gallimard, jusqu'à l'histoire plus récente de GRIBAUDI Maurizio et RIOT-SARCEY Michèle, 2009, *1848, la révolution oubliée*, *op. cit.* Les historiens ont eu tendance à s'attarder sur les événements de 1848 (surtout jusqu'aux journées de Juin) aux dépens de ceux de 1849, 1850 et 1851. Pourtant, cette chronologie, relativement abrégée, des étapes successives de la défaite du socialisme français n'est point celle employée par des historiens contemporains de l'époque, si l'on pense aux écrits journalistiques des événements rédigés par Marx, par exemple.

66. Pour cette raison, il est un peu dommage qu'il n'existe pas d'équivalent du livre d'Oehler, *Le spleen contre l'oubli*, abordant les souvenirs de ceux qui étaient hostiles au socialisme du « gouvernement de février » et réticent, sinon critique, à l'égard de l'instauration d'une république en France, ce qui nécessiterait évidemment une étude langagière des mémoires publiées non seulement des hommes politiques comme Odilon Barrot, Alfred de Falloux, Guizot, Alexandre Quentin-Bauchart, Rémusat, Thiers, ou Tocqueville, mais aussi des écrits des auteurs moins étudiés de nos jours comme BERGIER Joseph, 1924, *Journal d'un bourgeois de Lyon en 1848*, Paris, Presses universitaires de France ; ou de VÉRON Louis-Désiré, 1853-1855, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, Paris, Gabriel de Conet ; pour prendre quelques exemples, sans parler des écrivains littéraires plus célèbres (Barbey, Du Camp, Mérimée, etc.).

la restriction du suffrage faite par la loi du 31 mai 1850<sup>67</sup>. Car il n'y a pas le moindre doute que la réaction de l'après-juin a eu aussi un rôle actif en fomentant un *dissensus* social qui a été perçu comme tel (malgré toutes les nuances sociologiques que le passage nécessaire aux archives pourrait apporter à la moindre référence à une lutte des classes quelconque). Les témoignages contemporains attestent abondamment à la fois de la brutalité de ces répressions et du désir du gouvernement d'amalgamer les journées de Juin avec d'autres choses, notamment, comme en témoigne l'enquête parlementaire de l'après-juin, la manifestation du 15 mai 1848<sup>68</sup>. Si l'on avait des doutes sur le fait qu'il y a différentes manières de vivre le même moment que celle de Rémusat, on a choisi de mettre en annexe de cette introduction générale trois autres textes : 1) celui, publié anonymement, d'un certain A.-J. Delaage, admettant (à la différence de Rémusat) et justifiant la répression tout en gardant une certaine sympathie pour les insurgés ; 2) des articles du futur archéologue et anthropologue Gabriel Mortillet responsables en partie de l'interdiction du journal auquel Proudhon participait, *Le Représentant du Peuple* ; 3) une lettre anonyme trouvée dans les archives de Proudhon, inédite comme l'extrait des mémoires manuscrits de Rémusat, écrite par un ouvrier parisien qui témoigne de son rôle dans les journées de Juin dans la rue Cloche-Perce.

Plus d'un siècle après 1848, Raymond Aron, fin réhabilitateur (réinventeur ?) de la pensée de Tocqueville, interrompt son exposé des étapes de la pensée sociologique par un chapitre sur les « sociologues » (anachronisme volontaire) et la révolution de 1848<sup>69</sup>, où il donne à ces événements valeur de schème historique. Selon Aron, « au cours de la période 1848-1851, la France a connu un combat politique qui ressemble aux combats politiques du XX<sup>e</sup> siècle plus que tout autre épisode de l'histoire du XIX<sup>e</sup> »<sup>70</sup>. De l'autre côté de la barrière idéologique pendant la guerre

67. C'est un sujet qui hante véritablement les carnets de Proudhon rédigés jusqu'après le coup d'État du 2 décembre. Voir l'édition de Proudhon (CASTLETON Edward [éd.]), à paraître en 2015, *Carnets inédits : Journal intime du Second Empire*, Dijon, Les Presses du Réel. Voir aussi la célèbre lettre d'Engels à Marx du 3 décembre 1851, source en partie probable du célèbre début du *Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*, lettre dans laquelle Engels se plaint de la passivité du peuple de Paris pendant le coup d'État de la veille. MARX Karl et ENGELS Friedrich, 1972, *Marx-Engels, Correspondance*, tome II, Paris, Éditions sociales, notamment p. 375-377.

68. « Enquête sur les événements de Mai et de Juin », *Le Représentant du Peuple*, n° 105, 18 août 1848. Voir ci-dessous.

69. ARON Raymond, 1967, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, p. 273 à 299.

70. *Ibid.*, p. 275.

froide, plus qu'un schème de l'histoire, Jean-Paul Sartre voit en 1848 et en la Commune de Paris des événements qui marquent bien en quoi la situation française est spécifique : « partout ailleurs, on affame la classe ouvrière ; en France seulement on la fait saigner »<sup>71</sup>. 1848, c'est, selon Sartre, la peur intériorisée par la bourgeoisie française, la fixation de l'ouvrier en individu bestial, sur lequel il faut tirer, tant on le pense assoiffé d'envie et de sang<sup>72</sup>. Le bourgeois alors n'est plus conquérant, il se définit par ses refus, et pose que les sous-hommes ne sont pas hommes. 1848, ce sera encore pour les oppositions de classe à venir une forme de mémoire, l'idée dans les deux classes essentielles que le massacre peut toujours revenir<sup>73</sup>, ce sera aussi la naissance de la misanthropie de cette classe bourgeoise française, sa pensée que les hommes, quoi qu'on fasse, sont méchants, ce qui n'est rien d'autre que de voir les autres comme soi<sup>74</sup>.

Cette interprétation d'une résurgence véritablement réactionnaire de misanthropie du côté des élites suite aux événements de Juin (moins la fixation marxo-existentialiste sur une bourgeoisie violemment égoïste, avide et cupide dans la défense de ses intérêts de classe) a été déjà théorisée et promue par l'observateur espagnol de la France en 1848, Donoso Cortès, pour qui, à la différence de son ami et correspondant Montalembert, afin de rester fidèle aux préceptes de l'Église catholique selon lui menacés par le chaos révolutionnaire il fallait à tout prix (et sans forcément avoir recours aux arguments légitimistes et contre-révolutionnaires classiques) encourager l'instauration d'une dictature capable de réprimer les dangers gemellaires du socialisme anarchiste et du parlementarisme bourgeois et bavard<sup>75</sup>. Elle sera reprise par le juriste Carl Schmitt au XX<sup>e</sup> siècle pour qui les problèmes constitutionnels de la légitimité de

71. SARTRE Jean-Paul, 1964, « Les communistes et la paix », in SARTRE Jean-Paul, *Situations*, VI, Paris, Gallimard, p. 279. C'est un thème déjà présent dès les débuts de la Troisième République, à en juger par le récit historique du socialiste possibiliste MAROUCK Victor, 1998 [1880], *Juin 1848*, Saint-Étienne, Les Amis de Spartacus.

72. Sartre use de la référence à la Saint-Barthélemy, *Ibid.*, p. 286 et p. 294.

73. SARTRE Jean-Paul, 1960, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, p. 714.

74. SARTRE Jean-Paul, 1972, *L'Idiot de la famille*, tome 3, Paris, Gallimard, p. 294 : « le fondement de l'humanisme bourgeois n'est autre que la misanthropie ».

75. Voir le recueil récent des écrits de DONOSO CORTÈS Juan traduit en français, *Théologie de l'histoire et crise de civilisation*, Paris, Cerf, 2013. Ce recueil contient des lettres échangées entre Donoso et Montalembert. Montalembert, lui-même, après avoir préparé le terrain pour le coup d'État bonapartiste du 2 décembre s'est repenti un peu, à en juger par son célèbre livre : MONTALEMBERT Charles Forbes (de), 1852, *Des intérêts catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, J. Lecoffre ; notamment son chapitre V, « 1848 et 1852, contraste et analogie ».

l'autorité souveraine des États de son époque, notamment ceux de la République de Weimar, non seulement ont été déjà identifiés par des observateurs contemporains de 1848 comme Donoso Cortès, Tocqueville ou Stein, mais étaient analogues à ceux, également constitutionnels, auxquels a été confrontée antérieurement la France sous la Deuxième République<sup>76</sup>. Et ce n'est pas un hasard si la périodisation d'une *Sattelzeit* faite par le disciple de Schmitt, Reinhart Koselleck, et ses collègues praticiens de *Begriffsgeschichte* (dont des ex-Nazis comme Otto Brunner et Werner Conze), cible les cent ans situés entre 1750 et 1850, en partie pour mieux comprendre la période qui suit, de Louis-Napoléon Bonaparte à Adolf Hitler : période ultérieure caractérisée à l'échelle européenne par l'extension du suffrage ; des guerres civiles ; des dictatures ; et une déstabilisation progressive de l'ordre interétatique européen se terminant dans une double défaite allemande.

Si la révolution de 1848 est moins oubliée de nos jours, l'effort de mémoire n'est pas fini : il n'implique pas le désir de vengeance, ni l'idée qui lui est voisine de la fatalité du retour à l'identique du même, mais la lucidité. Pour cela, une approche littéraire prenant en compte la structure narrative des récits historiques et leur contenu formel – un peu comme celle tentée outre-Atlantique depuis quarante ans – mérite d'être essayée avec plus de vigueur en France. Et ceci, bien qu'il faille refuser d'accorder trop d'autonomie topologique aux textes racontant l'histoire mouvementée de cette époque, le but étant toujours de mieux inscrire des textes (et le récit historique implicitement ou explicitement contenu dans ces textes) dans le contexte discursif plus général d'autres textes (accordant d'autres sens aux événements actuels et passés)<sup>77</sup>. Armé d'une telle heuristique,

76. Voir le recueil de quatre essais de SCHMITT Carl, 2011 [1950], « Donoso Cortès interprète dans le contexte européen global », publié en français dans SCHMITT Carl, *La visibilité de l'Église*, Paris, Cerf, p. 187-250 ; SCHMITT Carl, 2003 [1946], « *Historiographia in nuce* : Alexis de Tocqueville », in SCHMITT Carl, *Ex captivitate salus : expériences des années 1945-1947*, Paris, Vrin ; et SCHMITT Carl, 1940, « Die Stellung Lorenz von Steins in der Geschichte des 19. Jahrhunderts », *Schmollers Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reiche*, vol. 64, n° 6, p. 641-646.

77. On pense notamment aux travaux de WHITE Hayden, dont à signaler à l'égard de 1848 son traitement de Michelet, Tocqueville et Marx dans son œuvre magistrale, *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973, et son article, « The Problem of Style in Realistic Representation : Marx and Flaubert » [1979], reproduit dans son recueil récent, *The Fiction of Narrative : Essays on History, Literature and Theory, 1957-2007*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010, p. 169-186. À signaler aussi, l'étude sur Tocqueville de SHINER Larry E., 1988, *The Secret Mirror : Literary Form and History in Tocqueville's Recollections*, Ithaca, Cornell

on pourrait revenir avec un peu plus d'objectivité sur l'impact que 1848 a eu sur, pour prendre quelques exemples, le réajustement des arguments téléologiques des contemporains ; la manie d'autojustification pour son rôle dans les événements comme en témoignent les cas de Lamartine, de Hugo, ou de Louis Blanc ; l'accélération de l'expansion du concept de la « révolution » ; la projection de ce concept de plus en plus loin dans le passé et dans l'avenir, à réaliser sans forcément faire référence exclusive à 1789 ; ou le souci d'authenticité de la nouveauté des événements et le désir des contemporains de s'échapper des joujoux discursifs des histrions écrivains-orateurs. Si les témoins aussi différents que Proudhon, Marx et Stein ont tous cru que la réaction bourgeoise, suite aux journées de Juin, a enfin légitimé le vrai sens – jusqu'alors mal compris – de la révolution de février, c'était parce qu'ils étaient tous soucieux d'émanciper l'action révolutionnaire de sa théâtralisation par le poids excessivement lourd de la Révolution française. D'où une certaine recherche de l'authenticité dans les événements qu'ils espéraient tirer providentiellement de son double, la facticité et l'hypocrisie du discours de beaucoup de contemporains grandiloquents. C'est bien une même soif de l'authenticité que partage un excellent praticien (au moins dans sa vie politique) de la dissimulation et d'une certaine mauvaise foi publique, et Tocqueville lui-même<sup>78</sup>.

Quant à l'authenticité du monde social décrit dans les diverses tentatives des contemporains à donner un sens à leur vécu, il est peut-être moins important que ces efforts descriptifs qui ont produit les catégories mêmes avec lesquelles on a l'habitude dès lors de décrypter la composition des sociétés. Si l'on prend le cas de Marx, par exemple, on s'aperçoit vite que si l'on se borne à examiner la véracité de sa description de la

---

University Press ; la discussion de Marx dans LACAPRA Dominick, 1983, *Rethinking Intellectual History : Texts, Contexts, Language*, Ithaca, Cornell University Press, *passim* ; ou la discussion de Flaubert faite par LACAPRA Dominick dans son recueil, *History, Politics, and the Novel*, Ithaca, Cornell University Press, 1987. Voir encore plus récemment les critiques intéressantes faites de l'approche de White à l'égard de Marx dans HÖRMANN Raphael, 2011, *Writing the Revolution : German and English Radical Literature, 1819-1848/49*, Münster, LIT Verlag, *passim*, et ses approches plus générales, résumées dans HÖRMANN Raphael, 2009, « Social Tragedy and Political Farce : Marx's Poetics of History and Revolution », in HAMILTON Christopher *et al.* (éds), *Facing Tragedies*, Münster, LIT Verlag, p. 203-214. On doit rajouter que les analyses plutôt littéraires contenues dans ces études sont parfaitement compatibles avec l'approche plus philosophique que l'on retrouve dans le traitement que Jacques RANCIÈRE fait de Marx, par exemple, dans *Le Philosophe et ses pauvres*, *op. cit.*, 1983.

78. Il suffirait, à cet égard, d'étudier en parallèle le mépris que Proudhon et Tocqueville avaient, tous les deux, pour Lamartine, par exemple.

société française sous la Deuxième République de la manière dont ont fait beaucoup d'historiens depuis trente ans, on oublie parfois jusqu'à quel point on reste prisonnier, malgré nos efforts de s'en détacher, de son tableau social et les classes qui le composent. Surtout depuis le « tournant linguistique » de l'historiographie anglo-américaine, beaucoup d'historiens se conviennent que les langages de classes au XIX<sup>e</sup> siècle ont été largement produits par les efforts postrévolutionnaires de réformer le système politique, comme la conscience de classe a été souvent en fonction du sentiment d'exclusion et de l'indétermination des institutions politiques (ce qui veut dire en gros que la politique produit la conscience plutôt que l'inverse). De là, on a conclu, à juste titre, qu'il est désormais contestable de continuer à chercher des expressions sociologiques d'une lutte des classes quelconque qui seraient en rapport direct avec un récit économique prédéterminé des phases successives du développement industriel des modes de production<sup>79</sup>. Le langage étant par ses effets performatifs structurant de l'expérience, y compris des conditions matérielles de l'existence des acteurs, on devrait forcément adopter une approche en partie internaliste aux discours pour éviter de succomber dans l'application rétrospective des lieux communs véhiculés sur les typologies sociales des classes constituant une société donnée. Sorte de péché déontologique, des historiens relativement récents qui ont voulu mettre en cause le récit marxiste orthodoxe des événements en France entre 1848 et 1851 (en cherchant à comprendre le comportement des acteurs purement socio-économiques pendant des journées de Juin, par exemple), ont parfois eu tendance à ignorer non seulement la manière dont le langage des classes – langage auquel eux-mêmes sont endettés en faisant leurs propres critiques – se fabriquait discursivement chez Marx<sup>80</sup>, mais aussi comment

79. Sur tout cela, voir l'étude classique (traduit en français) de l'historien anglais, STEDMAN JONES Gareth, 2007, « Repenser le chartisme » et l'introduction à cet article de Philippe Minard, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 54, n° 1, p. 7-68. L'étude de Stedman Jones s'applique à l'histoire anglaise, mais on pourrait presque dire la même des « communistes » français sous la monarchie de Juillet (que l'on évoque le cas « néobabouviste » ou « icarien »), qui étaient d'abord et avant tout républicains avant d'être autre chose. Voir, à cet égard, les études de MAILLARD Alain, 1999, *La communauté des Égaux. Le communisme néo-babouviste dans la France des années 1840*, Paris, Kimé; et de FOURN François, 2014, *Étienne Cabet ou le temps de l'utopie*, Paris, Vendémiaire. On pourrait aussi dire la même chose du « socialisme » de Barbès, Blanqui, et Raspail, qui, d'une manière analogue, avait des origines politiques plutôt que toutes autres sources.

80. Par exemple, si l'on prend le cas d'un texte comme *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*, dans un contexte où Marx s'adressait principalement, et au moment de la pleine déconfiture de la Ligue communiste, à d'autres Allemands exilés à l'étranger – contem-

cette fabrique langagière des classes possède une logique théorique interne qui nous éloigne considérablement des boîtes des archives (donc des arrestations policières en juin 1848, par exemple)<sup>81</sup>. Comme dans les études littéraires, profiter du tournant linguistique donc pour chercher la circulation des concepts et des référents dans des récits concurrentiels, ce n'est rien de honteux à cette heure-ci, et n'implique point du tout un nécessaire abandon des catégories de classe dont se méfient parfois des chercheurs français se croyant plus politisés que leurs confrères anglophones, bien au contraire. Il est même possible que ce soit la seule manière d'aborder la révolution de 1848 dans un premier temps désormais : en cherchant comment les contemporains ont tenté de la décrire, que ce soit synchroniquement et diachroniquement, sans pour autant juger la vérité empirique de ces descriptions d'un temps révolutionnaire qui convulsait les sociétés.

Écrits par des littéraires, des philosophes et des historiens, les textes qui suivent ne visent pas le chemin d'un savoir absolu des événements de 1848, ce savoir absolu n'existe pas. Ils montrent, presque toujours, des écritures embarrassées, cherchant à donner un sens à divers moments aux événements qui ont eu lieu entre le 24 février 1848 et le 2 décembre 1851. Issus, à leur point de départ, d'un colloque international organisé à l'Université de Franche-Comté les 23-24 octobre 2008 autour du thème des écrivains et philosophes et les diverses « journées », ou moments, de 1848, ils ont été complétés par les contributions des chercheurs étrangers rencontrés fortuitement lors qu'un colloque portant sur l'influence 1848 sur la pensée politique tenu à l'Université de Cambridge les 11-12 avril 2012<sup>82</sup>, et par deux chercheurs rencontrés dans le cadre d'un projet ANR sur le socialisme français au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>83</sup>. Les éditeurs de ce recueil ne

---

porains qui, comme lui, ont fait la révolution en 1848-1849 et qui se disputaient à vif de ce qui (et de qui) a fait échouer cette même révolution. Voir sur ce sujet, la biographie récente de SPERBER Jonathan, 2013, *Karl Marx : A Nineteenth-Century Life*, New York, Liverlight, p. 237-290. Sperber décrit *Le Dix-Huit Brumaire* comme « a particularly drastic example of Marx's practice of engaging in self-criticism through the criticism of others », p. 287.

81. Comme le chapitre ci-dessous sur Marx essaie de le montrer.

82. Pour les chercheurs étrangers, il s'agit de Beecher, Jones et Siclovan. On signale que depuis nombreuses années, le contributeur Jonathan Beecher prépare un livre sur 1848 et des observateurs contemporains comme Flaubert, Herzen, Lamartine, Marx, Proudhon, Sand, Daniel Stern, et Tocqueville. Sa contribution sur Herzen dans ce volume est extraite de cet ouvrage en cours.

83. Il s'agit de Charles Dupêchez et de Jonathan Barbier.

cherchent point à imposer une interprétation à l'ensemble de ces contributions, ni réduire la diversité des interprétations des événements faites par les contemporains mentionnés à une seule analyse possible. Certains contributeurs ont choisi d'examiner des moments singuliers et circonstances et leur impact sur les actions de leurs sujets. Ce sont bien les cas des contributions de Dominique Dupart sur Lamartine et Thomas Jones sur Louis Blanc. D'autres ont choisi d'aborder leurs auteurs sous l'angle d'une problématique ou thématique particulière – ce sont les cas d'Aurélien Brahami sur Michelet, Frédéric Brahami sur Auguste Comte et Marieke Stein sur Victor Hugo – ou en fonction de l'histoire de la genèse ou la production d'un ouvrage – notamment comme pour les contributions de Charles Dupêchez sur Marie d'Agoult, Pierre Laforgue sur Balzac, Sophie Stadius sur Flaubert ou Diana Siclovan sur Lorenz Stein. D'autres encore ont choisi d'aborder d'une manière plus générale le rapport plus global entre leurs auteurs, leurs écrits et les événements qu'ils vivaient comme Jonathan Barbier sur Raspail, ou Hervé Touboul sur Marx. En sus de commentaires toujours plus ou moins lointains et pour mieux situer les lecteurs au cœur des tumultes et ces écritures embarrassées qui ont essayé de les décrire, on met en annexe de cette petite introduction sans commentaire quatre témoignages très différents et dont on a déjà fait allusion ci-dessus. Ces témoignages sont mal connus de nos jours, sinon inédits dans le cas de Rémusat et du témoignage de l'ouvrier qui, plus mal fortuné que Rémusat, se trouvait presque par hasard du mauvais côté des barricades parisiennes en juin. Que la pluralité des expériences et des interprétations (les deux se confondant souvent même) de la révolution de 1848 puisse mieux s'entendre, ce livre n'a pas d'autre but.